

# ÉTUDES

SUR LA CRITIQUE DU CID PAR CORNEILLE

ET

SUR LES VARIANTES DU PREMIER ACTE.

---

DISSERTATION INAUGURALE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES A ROSTOCK

POUR OBTENIR

LE DEGRÉ DE DOCTEUR ÈS LETTRES

PAR

WILHELM KNÖRICH.

---

STETTIN, 1875.

IMPRIMERIE A. BORNEMANN.



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

## Première Partie.

---

Ordinairement nous admirons les monuments de la littérature française dans la forme que l'auteur leur a donnée définitivement, et nous ne nous soucions guère de rechercher les phases que le texte des ouvrages en question a dû passer pour obtenir l'excellence actuelle. Aussi n'a-t-on pas encore vu paraître que très-peu d'éditions qui nous offrent une histoire complète du texte, des éditions qui nous permettent d'accompagner l'auteur à réfondre les vers, à modifier les phrases et les mots, jusqu'à ce qu'il trouve enfin l'expression la plus belle, la plus harmonieuse et en même temps la plus pure, la plus propre et la plus serrée. C'est une étude noble et utile que de regarder ce combat de l'écrivain contre les contrariétés de la langue, et d'examiner non seulement les causes qui ont rendu indispensables ces changements, mais encore si le poète ou le prosateur a enfin surpassé les difficultés, ou s'il leur a succombé, c'est une recherche qui ne peut que récompenser abondamment.

Moi, je me suis proposé d'étudier l'histoire du Cid par Corneille à cet égard.

Le Cid est cette pièce du théâtre français que l'on a, depuis sa première représentation, le plus aigrement blâmée et le plus passionément admirée en même temps. L'un parti fit parler à Guilain de Castro, auteur d'une tragédie de Cid en espagnol :

„Ingrat, rends-moi mon Cid jusqu'au dernier mots ;  
„Après tu connaîtra, Corneille déplumée,  
„Que l'esprit le plus vain est souvent le plus sot,  
„Et qu'enfin tu me dois toute ta renommée,

de l'autre part, quand on voyait quelque chose de bien beau, on disait: „C'est beau comme le Cid!“ et Boileau dépeint l'enthousiasme du public en ces vers:\*)

„En vain contre le Cid un ministre se ligue,  
„Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue  
„L'Académie en corps a beau le censurer,  
„Le public révolté s'obstine à l'admirer.“

Entrons un peu dans les détails de cette guerre littéraire qui a beaucoup contribué à constituer et à fixer les lois sévères du classicisme.

Corneille était un des cinq auteurs qui travaillaient aux pièces du cardinal de Richelieu; admis le dernier dans cette société, il n'avait trouvé d'amitié et d'estime que dans Rotrou. Avec les autres, savoir L'Etoile, Colletet, Boisrobert et le cardinal lui-même, il était dans une certaine opposition, qui ne s'était pas encore exagérée à la meurtrière parce que les comédies de Corneille et même sa Médée n'étaient pas encore au-dessus du niveau de l'ordinaire et en conséquent n'excitaient pas la jalousie. Le Cid déchaîna enfin leurs passions.

Son éminence le cardinal, jaloux qu'un de ses poètes fût plus applaudi que lui-même, ferma ses yeux sur les grandes beautés du Cid, il n'y voyait que des fautes. L'ambition offensée le porta à tel excès de rancune qu'il, ayant aperçu que les „sentiments“ de l'Académie française ne prononçaient pas la sentence de mort sur le Cid, qu'ils l'excusaient en quelques lieux et qu'ils semblaient même encourager la jeunesse du poète, — qu'il mit en marge de sa main propre: „L'applaudissement et le blâme du Cid n'est qu'entre les doctes et les ignorants; au lieu que les contestations sur les deux autres pièces (la Jérusalem et le „Pastor Fido“) ont été entre les gens d'esprit.“ La disposition hostile de Richelieu vers Corneille encouragea d'autres antagonistes à ouvrir les chicanes de leur part. Plus de cent brochures se firent contre le Cid aussi bien que contre l'auteur. Pleines des plus grosses absurdités, elles avaient été inspirées par la jalousie d'être surpassé, par la stupidité qui n'en comprit point le grandiose de la perception ni de l'exécution, enfin par la flatterie pour Monseigneur le cardinal de Richelieu,

---

\*) v. Sat. IX, v. 231—234.

protecteur des belles lettres et ennemi du jeune Corneille. De toutes ces invectives celles de Mairêt, de Scudéri et de Clavaret ont le plus et d'importance et d'intérêt. Donc ces trois hommes nous occuperont quelques moments ; mais nous changerons l'ordre historique de sorte que nous contemplerons le différend de Corneille et de Clavaret avant celui de Scudéry.

Mairêt, auteur de la *Sophonisbe*, qui avait du moins la gloire d'avoir fait la première pièce régulière qu'il y eût en France, sembla perdre cette gloire en écrivant contre Corneille des personnalités odieuses. Il faut avouer que Corneille lui répondit très-aigrement. La querelle alla si loin que le cardinal lui-même devait interposer entre eux son autorité, quand il reconnut „que dans ces contestations naissaient enfin des injures, des outrages et des menaces, pourtant son éminence ne cacha point que particulièrement une lettre qu'elle avait vue de Mairêt, lui a plu jusqu'à tel point qu'elle lui a fait naître l'envie de voir tout le reste.“ L'abbé de Boisrobert fut chargé de rédiger la fameuse lettre du 5 octobre 1637 (à Charonne), en voici la fin :

„Jusqu'ici j'ai parlé, écrit Boisrobert à Mairêt, par la bouche de son éminence, mais pour vous dire ingénument ce que je pense de toutes vos procédures, j'estime que vous avez suffisamment puni le pauvre Mr. Corneille de ses vanités et que ses faibles défenses ne demandaient pas des armes si fortes et si pénétrantes que les vôtres : vous verrez un de ces jours son *Cid* assez mal mené par les sentiments de l'académie.“

Dans la lettre apologétique à Mr. Scudéri, que nous citerons encore une fois, Corneille se plaint à l'auteur des observations de sa conduite mal-honnête et ajoute : „Enfin vous m'avez voulu arracher en un jour ce que trente ans d'étude m'ont acquis ; il n'a pas tenu à vous que du premier lieu où beaucoup d'honnêtes gens me placent, je ne sois descendu au-dessous de Clavaret,“ etc. Ces lignes lui attirèrent de la part de Clavaret une lettre pleine d'impertinences et de ridiculités. Elle fut imprimée et vendue publiquement. Tout un nuage de brochures et de pamphlets tant en vers qu'en prose suivit de la part de Clavaret et de ses amis. Corneille ne s'échauffa que de deux pièces de ce genre dont l'une intitulée „l'Auteur du vrai *Cid* espagnol à son

traducteur français“ avait en vue de montrer que le dessein et les meilleures parties de notre tragédie ont été pillées de l'espagnol, c'est dans cette épître qu'on rencontre les vers que nous avons déjà allégués, savoir :

„Ingrat, rends-moi mon Cid“ etc.

L'autre pièce est une lettre sous le nom d'Ariste, dans laquelle on traite le grand tragique de cette manière :

„Pauvre esprit qui voulant paraître admirable à chacun, se rend ridicule à tout le monde et qui, le plus ingrat des hommes, n'a jamais reconnu les obligations qu'il a à Sénèque et à Guilain de Castro, à l'un desquels il est redevable de son Cid et à l'autre de sa Médée, — — l'humeur vile de cet auteur et la bassesse de son âme.“

Corneille irrité par le rabaissement et par les lâchetés de ses envieux, pénétré du sentiment de sa supériorité sur tous ses contemporains et élevé par les applaudissements de la cour et de la nation française, publia en réplique l'„Excuse à Ariste.“ Cette lettre qui lui attira tant d'ennemis, châtie la conduite de ses ennemis en des termes bien forts :

„Puis d'un vol élevé se cachant dans les cieus,  
 „Il rit du désespoir de tous envieux ! —  
 „Je sais ce que je vaux et crois ce qu'on m'en dit.  
 „Pour me faire admirer je ne fais point de ligue :  
 „J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue !  
 „Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,  
 „Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans ;  
 „Par leur seule beauté ma plume est estimée :  
 „Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée ;  
 „Et pense toutefois n'avoir point de rival,  
 „A qui je fasse tort en le traitant d'égal ! —  
 „Laisse [Ariste] la [ma muse] libre agir suivant son choix,  
 „Céder à son caprice, et s'en faire des lois !“ —

Mr. de Scudéri, gouverneur de Notre-Dame de la Garde, a produit des écrits d'un grand intérêt littéraire et d'une haute influence sur le texte du Cid, bien que l'envie et la jalousie seules les aient inspirées. Les répliques de Corneille et principalement sa hautaine „Excuse à Ariste“ donna naissance aux fameuses „Observations sur le Cid.“ En voici quelques échantillons :

„Il est de certaines pièces, comme de certains animaux

qui sont en la nature, qui de loin semblent des étoiles, et qui de près ne sont que des vermisseaux. Tout ce qui brille n'est pas toujours précieux: on voit des beautés d'illusion, comme des beautés effectives." —

„Si l'invention en [du Cid] est bonne, la gloire appartiendrait à Guilain de Castro et non pas à son traducteur français.“

„Voyons un peu, si ce soleil qui croit être aux cieux et sans tache, ou si malgré son éclat prétendu, nous aurons la vue assez forte pour le regarder fixement et pour les apercevoir.“

„Je veux passer de l'examen des vers à la preuve des larcins, aussitôt que pour montrer comme cet auteur est stérile.“

A la fin de cet ouvrage l'auteur dit innocemment:

„Peut-être sera-t il assez vain pour penser que l'envie m'aura fait écrire, mais je vous conjure de croire qu'un vice si bas n'est point en mon âme, et qu'étant ce que je suis, si j'avais de l'ambition, elle aurait un plus haut objet que la renommée de cet auteur.“

Voilà des échantillons de la méthode d'un critique qui s'est solennellement proposé à l'entrée de son libelle:

„J'attaque le Cid et non pas son auteur. — Comme les combats et la civilisation ne sont pas incompatibles, je veux baisser le fleuret, dont je prétends lui porter une botte-franche: je ne fais ni une satire ni un libelle diffamatoire, mais de simples observations; et hors les paroles qui seront de l'essence de mon sujet, il ne m'en échappera pas une, où l'on remarque de l'aigreur.“

Scudéri prétend prouver contre le Cid:

„Que le sujet n'en vaut rien du tout.

„Qu'il choque les principales règles du poème dramatique.

„Qu'il manque de jugement en sa conduite.

„Qu'il a beaucoup de méchants vers.

„Que presque tout ce qu'il a de beautés sont dérobées.

„Et qu'ainsi l'estime qu'on en fait, est injuste.“

Les autres paragraphes ne nous regardent pas, pour le quatrième, nous en parlerons encore assez souvent plus tard.

Ces observations, que l'auteur avait publiées anonymes, furent répondues par Corneille du rondeau suivant:

„Qu'il fasse mieux, ce jeune jouvencel,  
„A qui le Cid donne tant de martel,  
„Que d'entasser injure sur injure,  
„Rimer de rage une lourde imposture,  
„Et se cacher ainsi qu'un criminel.  
„Chacun connaît son jaloux naturel,  
„Le montre au doigt comme un fou solennel,  
„Et ne croit pas en sa bonne écriture.  
„Qu'il fasse mieux.  
„Paris entier ayant vu son cartel,  
„L'envoie au diable et sa muse au bordel.  
„Moi, j'ai pitié des peines qu'il endure,  
„Et comme ami je le prie et conjure,  
„S'il veut ternir un ouvrage immortel,  
„Qu'il fasse mieux.“

Pour se justifier contre les assauts de ce petit poème, Scudéri adressa plusieurs lettres à Corneille lui-même et à l'académie. Dans l'une de ses lettres à l'auteur du Cid, il s'éleva, dit Voltaire, beaucoup au-dessus de lui par la naissance et sa noblesse et fit une espèce de défi ou d'appel à Corneille, ce qui apprêta beaucoup à rire et donna lieu à plusieurs pièces qui parurent dans ce temps. Vraisemblablement ce fut cette lettre qui après l'apparition de la lettre de Scudéri à l'académie causa la „Lettre apologétique ou réponse du Sr. Pierre Corneille aux observations du Sr. de Scudéri sur le Cid.“ C'est une leçon grave et sérieuse à l'observateur, un rebut poli, mais fort de ses infames injustices, outre l'endroit que nous avons déjà cité à l'occasion de Clavaret, on y lit le suivant :

„Ne vous êtes-vous souvenu que le Cid a été représenté trois fois au louvre et deux fois à l'hôtel de Richelieu, quand vous avez traité la pauvre Chimène, d'impudique, de prostituée, de parricide, de monstre? Ne vous êtes-vous pas souvenu que la reine, les princesses et les plus vertueuses dames de la cour et de Paris l'ont reçue et caressée en fille d'honneur?“

La lettre mentionnée de Mr. Scudéri qu'il a adressée à „Messieurs de l'Académie française,“ quelque haut qu'en soit le style et quelques nombreuses que soient les redomontades dont il se sert contre le grand tragique, elle n'est qu'un cri de désespoir d'un misérable qui se sent trop faible pour plaider

seul sa mauvaise cause contre la force invincible de la vérité et de la justice.

„Puisque Mr. Corneille m'ôte le masque et qu'il veut que l'on me connaisse, puisqu'il veut que tout le monde sache que je m'appelle Scudéri, je l'avoue.“

Voilà le commencement de la lettre.

Après de se vanter qu'il n'était pas glorieux de frapper un ennemi qu'on avait jeté par terre; qu'il vienne, qu'il voie et qu'il vainque, s'il pourrait; soit qu'il l'attaquât en soldat, soit qu'il l'attaquât en écrivain, il aurait besoin de toutes ses forces, après cela il s'adresse à l'académie de telle façon: c'était aux esprits divins des messieurs de l'académie, qu'il se soumettrait lui-même, c'était devant leur illustre tribunal qu'il mandait l'ingrat qui avait osé se glorifier qu'il ne devait „qu'à lui seul toute sa renommée“ encore que trois ou quatre de cette célèbre compagnie lui eussent corrigé plusieurs fautes. Lui, il savait que penser, mais la gloire de la nation exigeait que leur „illustre académie“ montrât à ces peuples qui avaient eu des Tasse et des Guarini, qu'elle montrât à toute l'Europe, à tout l'univers que cette tragi-comédie n'était point un chef-d'oeuvre, que les plus grands maîtres des Français n'étaient point des apprentifs!

C'est cette lettre qui détermina le cardinal à faire composer les „Sentiments de l'Académie sur le Cid“. Jean Chapelain, auteur lui-même de plusieurs drames et d'un traité sur l'art poétique, fut chargé de la composition de cet examen. Voltaire dit de ce travail entre autres jugements semblables:

„La politesse avec laquelle elle (l'académie) reprend les défauts, est égale à celle du style, et il y eut très-grande prudence à se conduire de façon que ni le cardinal Richelieu, ni Corneille, ni même Scudéri, n'eurent au fond sujet de se plaindre.“

Ce jugement est trop favorable pour l'impartialité et la bonne conduite de l'auteur des sentiments; à les lire soi-même on n'y pourra pas consentir.

Presque dans tous les points importants l'auteur souscrit la critique de l'observateur, seulement il se sert d'expressions beaucoup plus modérées. L'on ne saurait mieux abréger ce discours que Chapelain l'a résumé lui-même à la fin de son ouvrage en ce passage:

„En fin nous concluons qu'encore que le sujet du Cid ne soit pas bon, qu'il pêche dans son dénouement, qu'il soit chargé d'épisodes inutiles, que la bienséance y manque en beaucoup de lieux, aussi bien que la bonne disposition du théâtre, et qu'il y ait beaucoup de vers bas et de façons de parler impures néanmoins la naïveté et la véhémence de ses passions, la forme et la délicatesse de ses pensées et cet agrément inexplicable qui se mêle dans tous les défauts, lui ont acquis un rang considérable entre les poèmes français de ce genre. Si son auteur ne doit pas toute sa réputation à son mérite, il ne la doit pas toute à son bonheur et la nature lui a été assez libérale pour excuser la fortune, si elle lui a été prodigue.“

Voltaire ne peut s'empêcher de s'écrier :

„Ces derniers lignes sont un aveu assez fort du mérite du Cid. On en doit conclure que les beautés y surpassent les défauts et que par le jugement de l'académie Scudéri est beaucoup plus condamné que Corneille.“

Nous ne pouvons pas souscrire ces paroles de Voltaire, nous jugeons que les sentiments, premier arrêt des „divins esprits“ des Messieurs de l'académie dans l'esthétique et dans la grammaire, sont un ouvrage faible, partial et assez méprisable.

Il n'y avait alors qu'un homme savant qui comprît les beautés grandioses du Cid, l'excellence et la vérité de la caractéristique, l'art et le charme de la composition, l'heureuse nouveauté du style, l'énergie et le signifiant des expressions, il n'y avait, dis-je, qu'un seul homme savant qui appréciait le Cid et qui en même temps osât proclamer son grand mérite et le défendre publiquement, sincèrement ! Ce seul homme est Jean-Louis Guez de Balzac. L'indignation qu'il éprouvait de ce que Corneille ne recueillit que des injures et des dégoûts, le décida à adresser une lettre à M. de Scudéri, son ami, pour servir d'apologie du Cid. Il admet que Corneille a péché contre les règles d'Aristote ; il n'a pas fait un drame régulier, mais Scudéry lui-même l'avait avoué, qu'il avait un secret qui l'avait fait mieux réussir que l'art même et qu'il avait trompé toute la cour et tout le peuple. C'est sur cette confession que Balzac

fonde sa justification et pour l'appuyer d'un jugement de l'antiquité, il allègue ces mots de Sénèque :

„Illum multum est primo aspectu oculos occupare, etiam si contemplatio diligens inventura est, quod arguat. Si me interrogas, major ille est, qui judicium abstulit, quam qui meruit.“

Dans ces termes, dit-il, tous deux trouvent leur compte. Corneille par ce mot favorable de „major est,“ et Scudéri a aussi ce qu'il peut désirer, ne désirant rien, à son avis, que de prouver que „judicium abstulit.“

Pour rendre complète l'histoire de la critique du Cid, il reste d'ajouter quelque peu à l'égard du commentaire par Voltaire et sur la critique du dix-neuvième siècle.

Titon du Tillet, ancien maître d'hôtel ordinaire de la reine, s'était généreusement chargé d'élever une nièce du grand Corneille ; en homme passionné pour les beaux arts, il donnait à de pauvres auteurs des secours qui surpassaient ses moyens. Enfin la construction d'un Parnasse français en bronze acheva d'épuiser sa fortune à un tel degré qu'il était hors d'état de continuer son oeuvre de charité. Quoiqu'il se fût embrouillé avec Voltaire à cause du Parnasse, il songea pourtant à s'adresser à lui pour trouver un nouveau et plus puissant protecteur à la descendante du grand poète. Dans ces efforts il fut secondé par M. du Mollard, membre de plusieurs académies, auteur de plusieurs essais critiques, et par Le Brun, secrétaire des commendements du prince de Conti. Le lyrique célèbre composa une ode à Voltaire en faveur de Mademoiselle Corneille, dans laquelle il flattait l'orgueil de son illustre confrère en Apollon, il lui dit :

„S'il était un mortel qui, du nom de Voltaire,  
„Portât chez nos neveux l'honneur héréditaire,  
„Ce nom serait alors son immortel appui ;  
„Et Mérope et Brutus, Sémiramis, Alzire,  
„Et la tendre Zaïre,  
„Elèveraient leurs voix et parleraient pour lui.

„Eh ! cependant aux yeux de sa patrie entière,  
„Du grand nom de Corneille une jeune héritière  
„Voit rouler dans l'oubli ses destins et ses pleurs !  
„Et d'un astre jaloux l'inflexible vengeance,  
„Lui versant l'indigence,  
„Epuise sur ses jours la coupe des malheurs !“

Et il peignit avec toutes les couleurs de sa brillante poésie la misère de la descendante d'un si grand homme, languissant dans les horreurs d'un indigent oubli; puis il prêta la parole à Corneille lui-même, qui consolait la petite-fille et lui promettait un protecteur dans un rival de son nom, dans Voltaire. C'est à lui qu'il faut s'adresser, ma fille, dit l'auteur du Cid :

„Dis-lui, que si Mérope eût devancé Chimène,  
„De son chaos obscur dégageant Melpomène,  
„Sans doute il eût brillé de l'éclat dont j'ai lui;  
„S'il était Corneille et si j'étais Voltaire,  
„Généreux adversaire,  
„Ce qu'il fera pour toi, je l'eusse fait pour lui.“

Voltaire saisit cette occasion comme la plus excellente aubaine, il y vit un moyen d'augmenter sa renommée.

Il répondit à Le Brun, que, vieux soldat du grand Corneille, il serait trop heureux d'être utile à la petite-fille de son général. Il offrit à Mademoiselle Corneille l'asile de son château.

Voltaire se rappella que pendant son séjour en Angleterre, il s'était passé un fait qui lui pouvait servir d'exemple. Il existait une fille de Milton, réduite à la dernière pauvreté, on le sut à Londres, et incontinent elle fut riche. Le philosophe de Ferney voulait faire de même la fortune de la petite-fille de Corneille, en rééditant à son profit les oeuvres de son grand-père, ce qu'il a achevé en 1714 à Genève. Une littérature entière s'est formée pour et contre ce commentaire qui a le but „d'être utile aux jeunes gens dont le goût peut n'être pas encore formé.“ On lui a reproché qu'il exerçait une „critique amère et dure,“ qu'il „s'acharnait à rabaisser le grand homme,“ „qu'il a moins prétendu faire voir le grand que le vieux Corneille,“ „qu'il avait positivement voulu le dégrader, et qu'il employait souvent à cette fin les moyens les plus perfides.“ (Mémoires secrètes, 6 mai 1764, t. 2ième, p. 51 et 57). Il serait trop long de faire voir toutes les contradictions et toutes les fougueuses critiques que l'on a faites, nous nous contenterons de citer un passage, que d'Alembert a écrit à Voltaire le 8 septembre 1761 :

„Il nous a semblé que vous n'insistiez pas toujours assez sur les beautés de l'auteur et quelquefois trop sur des fautes qui peuvent n'en pas paraître à tout le monde. Dans les endroits

où vous critiquez Corneille, il faut que vous ayez si évidemment raison que personne ne puisse être d'un avis contraire; dans les autres il faut ou ne rien dire ou ne parler qu'en doutant."

Mais si l'auteur du commentaire prouvait bien des contradictions, il fut d'un autre côté soutenu par „un bataillon” de défenseurs, déterminés à l'appuyer et à l'admirer même dans ses injustices et ses erreurs. De ce nombre est La Harpe. L'auteur du Lycée sentit peu ce que les critiques du style de Corneille renfermaient de faux et d'excessif. Il n'a que des éloges pour „l'excellent commentaire de Voltaire.” (Lycée, 2e, p. 1. I. chap. 2, sect. 2). D'après son opinion on ne peut louer Corneille davantage ni mieux que ne l'a fait Voltaire, et „il n'y a que la populace littéraire qui se soit soulevée au moment où le commentaire parut.” Il ne parle qu'avec le plus dédaigneux mépris de „ces clamers insensées, qui répétées par tant d'échos au milieu de la multitude qui n'examine point, produisirent une commotion si vive et presque universelle, qui ne se calma qu'avec le temps, mais qui n'est plus aujourd'hui qu'un ébranlement faible et sourd, comme le murmure des flots qui fait souvenir de la tempête.” [Lycée, ib.) Rien n'est plus propre à caractériser la norme sur laquelle l'auteur de Warwick, de Gustave-Wasa, de Menzikoff et de quelques autres drames, distribue sa louange et son blâme, qu'une correspondance avec Voltaire. La Harpe s'imaginait aussi bien que Voltaire, avoir fait mieux que Corneille, ou du moins il aimait qu'on le lui dit. Il ne croyait pas être flatté, mais seulement apprécié avec justice, quand cet adulateur Voltaire lui écrit le 27 juillet 1770 en parlant du faible drame de Milanie par La Harpe:

„On va jouer la Religieuse à Lyon; cela vaut mieux sans doute que vingt-quatre pièces du raisonneur (Corneille) etc.”

Par reconnaissance La Harpe porta aux nues les pièces du philosophe et examinant cette question: „Quelle est la plus belle tragédie du théâtre français?” il déclara [Lycée 3ème, p. 1. I. chapitre 3, section 4] qu'à tout le moins „Zaïre est la plus touchante de toutes les tragédies qui existent. . . , l'ouvrage le plus éminemment tragique que l'on ait jamais conçu.” Probablement dans sa pensée Milanie tenait le second rang.

Enfin passant toute mesure, il proclama Voltaire „le plus grand tragique du monde entier“ (Lycée ib. sect. 9ième).

Grimm, auteur de la Correspondance littéraire, dont les jugements ont été reconnus d'être bons et justes, dans cette affaire un peu asservi au parti de Voltaire, était d'opinion que les esprits cultivés et nourris de meilleurs ouvrages de l'antiquité et des nations modernes, étaient en droit de trouver ses commentaires légers, d'y désirer plus de vues et de profondeur, mais néanmoins ils resteraient inséparables des pièces de Corneille, et qu'après tout ils seraient pour les jeunes Français la meilleure poétique qu'ils pussent suivre.

Du sein des plus sincères admirateurs de Voltaire il partit une protestation sérieuse, il s'essaya une réhabilitation du vieux poète méconnu. Celui qui entreprit enfin d'entrer dans le détail des erreurs et des injustices du commentaire, fut Palissot. Il soigna une nouvelle édition des oeuvres de Corneille avec un texte critique et des notes rectificatives au commentaire. La préface est un des plus modérés et des plus approfondis raisonnements sur la critique de Voltaire (Paris 1802, 12 tomes in 8°).

On n'a pas le droit de juger tout un ouvrage par une de ses parties, cela ne donne jamais une opinion tout à fait juste, mais la connaissance profonde d'une partie du commentaire doit fournir un jugement général sur la manière, sur la méthode de critiquer. L'opinion donc que je me suis formée de l'étude du commentaire sur le Cid, c'est que tout savant, tout philosophe, tout exercé même dans la poésie, qu'il a été, il n'a pas reçu de la nature, qui l'a si richement doué, le don de la critique. Premièrement il avait trop d'amour propre pour céder à un autre une place aussi supérieure de lui-même que Corneille la mérite; c'est ce qui l'empêche d'exercer une critique impartiale et raisonnée. Voici la cause de jugements semblables aux suivants:

„Ce vers excellent (savoir: Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui. Acte III. sc. 3) renferme toute la pièce. Puisque ce vers est dans l'espagnol, l'original contenait les vraies beautés qui firent la fortune du Cid français.“

„O miracle d'amour! (Acte III, sc. 4) semble affaiblir cette touchante scène et n'est point dans l'espagnol.“

„Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse (Acte IV, sc. 5.) On ne dit pas pâmer, mais se pâmer. Cette défaite de Chimène est comique et fait rire. La faute est de l'original, mais ses termes sont plus convenables.“

Dans le Cid espagnol il y avait:

„Tanto atribula un plazer,  
„como congoxa un pesar.“

Acte II, sc. 2. Voltaire a fait remarquer sur la réponse du comte: peut-être, que c'est mal répondu, car „absolument on doit savoir ou non quelque chose.“

De plus Voltaire n'était pas connaisseur du langage du dix-septième siècle du tout. Il censure le style d'une période où la langue française n'avait pas encore longtemps franchi la frontière du moyen — français, comme s'il eût été écrit à son temps après qu'il avait été cultivé et perfectionné à un si haut degré par les écrivains du siècle de Louis XIV. De là qu'il signale tant de fautes de style, de grammaire, tant de barbarismes, de solécismes, tant de phrases qui sont de la comédie, ou ne sont pas françaises ou pas bon français.

Depuis Voltaire le père de la tragédie française a été critiqué surtout par La Harpe et Palissot, que nous avons déjà mentionnés, pour le texte; à l'égard de la versification par Quicherat (Traité de versification française. Paris 1838); pour le lexique et la grammaire par Godefroy et par Marty-Laveaux (Lexiques de la langue de Corneille. Paris 1862 et 1868).

Pierre Corneille écrivit ses ouvrages immortels presque tous dans la première moitié du dix-septième siècle, quand il les avait achevés, ses contemporains plus jeunes avaient changé en beaucoup d'égards le style, la grammaire, tout l'usage de la langue française. Corneille voulut donc modifier son style d'après le changement de l'usage, il renonça à certains archaïsmes tombés en désuétude, il fit aussi des retouches de diverse nature dans le détail du style, quelquefois un peu trop minutieusement et trop scrupuleusement. Généralement ses retouches n'étaient pas très-heureuses. Corneille était essentiellement un écrivain de jet. Il ne savait guère chercher ni travailler ses corrections, et souvent quand il voulut ainsi modifier de sang-froid ce qu'il

avait écrit de verve, son instinct l'abandonna, et à des beautés du premier ordre, censurées peut-être par une critique infime et perfide, il substitua des expressions beaucoup plus communes.

C'est ainsi qu'il supprima la poétique expression :

„Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers“

(Cid, Acte II, sc. 5.)

et la remplaça par ce vers :

„Du sang des Africains arroser ses lauriers,“

parce que Scudéri, l'Académie et Ménage avaient déclaré qu'on ne peut pas dire arborer un arbre. Ah ! que le poète garde ses archaïsmes, ses hardiesses et même ses incorrections plutôt que de nous priver d'aucune de ses originalités et de ses créations de génie, qui feraient tout pardonner !

---

## Seconde Partie.

---

### Scène I. (II.)

Originellement le Cid commençait par un dialogue entre Don Gormas et la suivante de sa fille, que Corneille, „fatigué de toutes les critiques qu'on faisait du Cid, et ne sachant plus à qui entendre,“ a réuni à la deuxième scène originale, de sorte qu'il en résulte la première scène des éditions depuis 1664. Voltaire observe sur la valeur de cette scène retranchée: „Il me semble que la pièce y est beaucoup mieux annoncée, l'amour de Chimène plus développé, le caractère du comte de Gormas déjà annoncé.“ Et certainement est-il beaucoup plus propre au caractère dramatique (du moins pour nous autres Allemands) que l'on entende les paroles du père de sa propre bouche, quand il délibère sur le destin de sa fille unique avec une servante fidèle, amie maternelle de Chimène, que quand on écoute un rapport long et languissant de ses sentiments. De plus, ce n'est que dans la belle scène première de l'original qu'on doit admirer les vers excellents, qui dans la première scène nouvelle sont froids et presque exagérés parce qu'ils sont arrachés de leur liaison naturelle.

C'est donc un grand mérite de Voltaire qu'il a restitué ces scènes dans leur première forme, bien que l'opinion publique et la conscience littéraire des Français ne pardonnent jamais au tragique d'avoir tellement négligé la dignité et la bienséance qu'on doit observer le plus péniblement possible, car „d'avoir fait l'ouverture de toute la pièce par une suivante, nous semble peu digne de la gravité du sujet et seulement supportable dans le

comique," dit Chapelain dans les *Sentiments de l'Académie*, et il ajoute encore „qu'Elvire, simple suivante de Chimène, n'était pas une personne avec qui le comte doit avoir cet entretien principalement en ce qui regardait l'élection que l'on allait faire d'un gouverneur pour l'infante de Castille et la part qu'il y pensait avoir."

Scudéri n'a pas omis de se déchaîner aussi de son côté contre cet entretien. Persuadé de la superfluité d'une réfutation de ses déclamations aussi fades qu'envieuses, je ne veux ajouter que ce que l'on doit restituer cette scène et dans les éditions et dans les représentations.

## Scène II.

Madame, chaque jour même désir vous presse,  
Et dans son entretien je vous vois, chaque jour,  
Demander en quel point se trouve son amour.

Dans la première édition il y avait :

Et je vous vois pensive et triste chaque jour  
L'informer avec soin comme va son amour.

Voltaire offre cette forme du troisième vers :

„Demander avec soin comme va son amour,"

sans doute n'a-t-il fait que confondre la leçon originale avec la correction.

Scudéri blâme ce passage en ces termes : „Cela n'est pas bien dit; il devait y avoir, et je vous vois, pensive et triste chaque jour, vous informer, et non pas l'informer, comme quoi va son amour et non pas comme va son amour."

L'académie approuve ce reproche : „L'observateur a bien repris cet endroit; il fallait dire: vous informer d'elle."

C'est à nous maintenant de définir ce que Corneille a voulu dire en écrivant „l'informer."

Avant que nous essayons de faire l'analyse, il faut dire à l'encontre de Scudéri et de l'Académie, qu'il n'est point nécessaire du tout, de dire „je vous vois vous informer." Chez Corneille, comme dans tous les écrivains de son temps et ceux qui l'ont précédé, le pronom personnel s'ellipse habituellement après certains verbes, savoir: faire, laisser, mener, regarder, sentir, voir, entendre, écouter, quand ils sont suivis eux-mêmes d'un autre verbe qui achève le sens. C'est un point de syntaxe et

un procédé de style que je ne trouve éclairci que dans le lexique de la langue de Corneille par Godefroy. En voici quelques exemples :

Lui procurant du bien elle croit la fâcher,  
Et cette vaine peur l'a fait ainsi cacher.

Corn., La suivante III, 6.

Voilà cet accident que le fait retirer.

Le même, Suite du menteur I, 1.

Et si du bon chemin on l'a fait écarter,  
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.

Molière, Ecole des femmes III, 3.

La curiosité de ces merveilles nous fit embarquer.

Fénelon, voyage supposé.

Civilis fit révolter les Bataves.

Chateaubriand, Etudes hist. I, 1.

La loi du combat qu'il propose à Chimène avant que de le permettre à Don Sanche contre Rodrigue, n'est pas si injuste que quelques-uns ont voulu le dire, parce qu'elle est plutôt une menace pour la faire dédire de la demande de ce combat qu'un arrêt qu'il lui veuille faire exécuter.

Corneille, Examen du Cid.

Je vous laisse éclaircir avec lui.

Quinault, Phaéton I, 2,

Il y a une heure que je sois dans l'eau jusqu'au cou et il n'est pas honnête de me laisser morfondre.

Voltaire, L'Ingénu, chap IV.

Jamais étoile, lune, aurore ni soleil  
Ne virent abaisser sa paupière au sommeil.

Corneille, Médée II, 2.

Les peuples, pipés de leur mine,  
Les voyant ainsi renfermer,  
Jugeaient qu'ils parlaient de s'armer,  
Pour conquérir la Palestine.

Malherbe, Invectives contre les mignons d'Henri III.

Le peuple fut timide et vous voyant armer  
Préféra le tyran qui pouvait l'opprimer.

Th. Corneille, Comm. I, 2.

Le Parnasse français voyait ternir son lustre.

J. Chénier, Essai sur la satire.

J'ai vu lever le soleil.

Victor Hugo, Le Rhin, lettre XXII.

Ménage a déjà signalé un goût particulier de Malherbe, mais il ne relève pas encore une pratique générale, il dit :

„Malherbe aime fort ces omissions de pronoms personnels, ainsi il dit glisser pour se glisser, plaindre pour se plaindre, évanouir pour s'évanouir, renfermer pour se renfermer. Pétrarque a dit de même muover pour muoversi.“

Au dix-huitième siècle et dans le nôtre on ne supprime plus le pronom personnel à cause de régularité parfaite, mais quelquefois même les meilleurs écrivains se sont laissé entraîner par un penchant inné pour l'omission.

Mais retournons à l'analyse grammaticale de notre vers :

Scudéri et Chapelain ont pensé qu'après cette l' la voyelle a est élidée; alors informer est employé comme verbe actif avec la signification de demander qc. à qn., de sonder qn. ou de prendre des informations. Maintenant n'ayant trouvé aucun endroit analogue il faut confesser que c'est un solécisme que cette construction. Corneille étant né et élevé à Rouen, se peut-il que l'on suppose cette façon de parler, d'être un provincialisme de la Normandie qui lui soit échappé?

Peut-être ce solécisme n'a pas été la seule cause de ce changement, il y a une faiblesse de versification dans ce vers. La césure est après la quatrième syllabe! (voir: Quichérat. *Traité de versification française*, p. 19).

Pour rassurer les cris des critiques, Corneille corrigea ce que Scudéri avait blâmé en second lieu, savoir „comme va son amour.“ Voltaire se repand sur cette manière de parler dans une note :

„Voilà une nouvelle excuse du titre de tragé-comédie, comme va son amour! qu'auraient dit les Grecs, du temps de Sophocle, à une telle demande.“

Quand on nous propose la question, si Corneille a en vérité corrigé ces vers en les changeant, il faut répondre qu'il les a rendus meilleurs à l'égard du style, de la grammaire et de la versification, mais qu'ils ne dépeignent de l'Infante que la curiosité au lieu de la tristesse et de l'accablement, qui se font entendre dans l'original.

2. Ce n'est pas sans sujet; je l'ai presque forcée  
A recevoir les traits dont son âme est blessée.

Corneille avait mis :

J'en dois bien avoir soin ; . . . . A recevoir les coups . . . .

La première des variantes, qui s'offrent dans ces vers, est devenue nécessaire par la correction des vers précédents.

L'autre correction est une des plus malheureuses que Corneille a faites. Certainement le mot „trait“ est plus noble et plus signifiant au figuré que le mot „coup.“ L'Académie dit au mot „traits“ : „On dit les traits d'amour parce que les poètes et les peintres ont accoutumé de représenter l'Amour avec un arc et des flèches. Dans ce sens on dit figurément et poétiquement d'un homme qui est devenu amoureux que l'Amour l'a percé de ses traits et des yeux d'une belle personne, que ces yeux lancent mille traits.“

Mais pour la métrique c'est un grand dommage que le poète n'a pas réussi à éviter la rime de l'hémistiche :

Ce n'est pas sans sujet ; } je l'ai presque forcée

\*) A recevoir les traits } dont son âme est blessée,

et la consonnance assez forte de l'hémistiche avec la fin du vers. Il aurait été préférable de conserver les „coups,“ quoiqu'ils ne soient pas si bons que l'autre mot, d'autant plus qu'on le trouve assez souvent employé au figuré :

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur,

Fais agir ta constance en ce coup de malheur.

Cid II, 3.

Oh d'un injuste affront les coups les plus cruels !

Vous faites différence entre deux criminels !

Médée II, 2.

3. Ecoute quels assauts brave encore ma vertu.

Corneille avait mis :

et plaignant ma faiblesse admire ma vertu.

La répétition d' „écoute“ donne plus d'énergie.

4. Une grande princesse à ce point s'oublier  
Que d'admettre en son cœur un simple cavalier !  
Et que dirait le roi, que dirait la Castille ?

Corneille avait mis :

Choisir pour son amant un simple chevalier !

Une grande princesse à ce point s'oublier !

Et que dira le roi, que dira la Castille ?

---

\*) Sujet-traits ne forment pas une rime tout-à-fait correcte, mais il s'en rencontre des exemples dans de médiocres poètes assez souvent.

Ce langage d'une servante à sa dame est trop fort, le poète a cru nécessaire de la faire parler d'une façon plus modérée. La forme de „chevalier“ a été remplacé partout par celle de „cavalier.“

5. Vous souvient-il encore de qui vous êtes fille?  
Je m'en souviens si bien que j'épandrai mon sang  
Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.

Dans la première édition il y avait :

Vous souvenez-vous bien de qui vous êtes fille?  
Oui, oui, je m'en souvien et j'épandrai mon sang  
Plutôt que de rien faire indigne de mon rang.

Sans doute ces vers ont été refondus pour faire disparaître les césures rimées, qui sont défendues selon Quicherat :

„Les hémistiches de deux vers ne se doivent pas rimer entre eux. Cette consonnance trompe l'oreille et lui fait croire qu'elle entend quatre vers de six syllabes au lieu de deux alexandrins.“

Quicherat ne donne de cette faute aucun exemple de Corneille, quoiqu'on y en rencontre assez souvent; je n'allègue que les césures rimées que j'ai trouvées dans le Cid :

Ce n'est pas sans sujet } je l'ai presque forcée  
A recevoir les traits } dont son âme est blessée.

Cid I, 2.

Elle aime don Rodrigue } et le tient de sa main  
Et par moi don Rodrigue } a vaincu son dédain. ib.  
Je sais ce que l'honneur } après un tel outrage  
Demandait à l'ardeur } d'un généreux courage. III, 4.

Pour le troisième vers de notre variante, Corneille l'a retouché parce que „plutôt que de etc.“ est vague et qu'il exprime faiblement le sentiment de l'Infante.

L'endroit dont j'ai essayé d'éclaircir et d'appuyer de raisons la transformation, a échappé aux critiques, Corneille l'a purifié de lui-même d'une faute de versification et l'a rendu plus énergique d'une manière très-habile.

6. La surprise des sens n'abat point mon courage,  
Et je me dis toujours qu'étant fille de roi  
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.

Sans doute les vers originaux :

Si j'ai beaucoup d'amour, j'ai bien plus de courage,  
Un noble orgueil m'apprend . . .

n'ont pas satisfait à la pensée que Corneille a voulu faire prononcer à l'Infante. Mais bien qu'il ait anéanti une légère négligence de grammaire que je vais signaler, je suis d'avis qu'il n'a pas heureusement corrigé, car ce qu'il a substitué n'est pas plus clair que l'original, ni plus pathétique ni plus propre à l'idée conçue.

La négligence de syntaxe consiste dans l'emploi du participe présent absolu, dont on ne ferait plus usage aujourd'hui, mais qui est assez fréquent dans Corneille.

7. Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne  
il y avait dans la première édition :

Je suis au désespoir que etc.

L'Infante a dit auparavant : „La surprise des sens n'abat point mon courage.“ Voilà la raison qu'elle ne peut se désespérer, mais seulement se chagriner de son malheur.

8. Cet hymen m'est fatal, je le crains et souhaite,  
Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite.  
Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas,  
Que je meurs, s'il s'achève ou ne s'achève pas,

La première édition donne le texte suivant :

Je ne m'en promets rien qu'une joie imparfaite,  
Ma gloire et mon amour ont tous deux tant d'appas.

Ce passage a été critiqué par Scudéri : „Pour la construction il fallait dire, s'il s'achève et s'il ne s'achève pas.“ et par l'Académie :

„Le premier vers ne s'entend point et le second est bien repris par l'observateur ; il fallait dire, s'il s'achève et s'il ne s'achève pas, car cet „et“ conjoint ce qui se doit séparer.“

Voilà la cause qui a déterminé l'auteur à la retouche.

9. Pour laisser la vertu dans un si long supplice.  
Corneille avait mis :

Pour souffrir la vertu si longtemps au supplice.

Corneille a changé ce vers parce qu'il est un peu dur.

### Scène III.

1. Mais on dit ce respect au pouvoir absolu  
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.  
Ces vers ont été substitués à ceux qui suivent :

Vous choisissant peut-être on eût pu mieux choisir,  
Mais le roi m'a trouvé plus propre à son désir.

L'académie, il est vrai, a fait un reproche à ces vers, qu'il n'était pas bien parler de dire plus propre à son désir, il fallait dire plus propre à son service ou bien plus selon son désir; mais je ne crois pas que Corneille ait supprimé pour cela toute la pensée en la remplaçant d'une autre. Certainement il n'a eu d'autre but en cela que de flatter l'ambition du jeune roi Louis XIV. Je n'en suis pas sûr, mais je suppose que le poète ait fait entrer cette flatterie depuis l'an 1663, c'est-à-dire deux ans après que Louis commença à régner lui-même.

2. Vous n'avez qu'une fille et moi je n'ai qu'un fils.  
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis :  
Faites-nous cette grâce et l'acceptez pour gendre.

La première édition fait exprimer à don Diègue cette proposition de mariage d'une autre manière :

Rodrigue aime Chimène et ce digne sujet  
De ses affections est le plus cher objet,  
Consentez-y, monsieur, et l'acceptez pour gendre.

Personne n'a jamais blâmé ces vers, ils sont tout-à-fait corrects et pour la grammaire et pour la métrique, mais ils ne sont pas aussi élégants, ni aussi harmonieux que ceux qu'il a introduits dans les éditions postérieures, bien que le repos de l'hémistiche du deuxième vers rime avec la fin du vers suivant rendre — gendre.

3. A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre,  
Corneille avait mis :

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.

Voltaire observe à ce vers :

„Vous pouvez juger par ce seul trait de l'état, où était alors notre langue : un mélange de termes familières et nobles défigurait tous les ouvrages. C'est Boileau, qui, le premier, enseigna l'art de parler toujours convenablement; et Racine est le premier qui ait employé cet art sur la scène.“

4. Lui doit enfler le coeur d'une autre vanité.

Ce qu'il y avait dans la première édition est plus faible, savoir :

Lui doit bien mettre au coeur une autre vanité

5. Instruisez-le d'exemple et rendez-le parfait,  
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

Corneille avait mis :

Instruisez-le d'exemple et vous ressouvenez  
Qu'il faut faire à ses yeux ce que vous enseignez.

„Instruisez-le d'exemple, dit Chapelain, n'est pas français : il fallait dire par l'exemple de — ressouvenez et enseignez ne sont pas bonnes rimes.“ Mais comme les rimes, bien qu'elles ne soient pas élégantes, sont suffisantes et que les vers originaux sont plus énergiques et plus propres au courroux de Gormas que les nouveaux, il faut qu'on les préfère.

Ce que l'académicien prétend de n'être pas français est un des caractères de la langue de Corneille, comme de celle de tous les écrivains qui relèvent du seizième siècle. Instruisez-le par l'exemple est bien correct et bon, mais d'exemple, qui est au lieu de „de l'exemple“ est correct et bon de même. Car rien de plus ordinaire dans Corneille que la suppression de l'article. Nous nous contenterons ici de citer quelques exemples des oeuvres de Corneille selon l'ordre chronologique :

J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle,  
Mais l'a-t-elle acceptée? as-tu touché son cœur?  
Nicom. IV, 3.

A-t-elle montré joie? en paraît-elle émue?  
Pertharcle II, 4.

Même soin me regarde — Cid III, 4.

Mais je saurai la vaincre et me donnant moi-même,  
Vous assurer ensemble et vie et diadème.  
Othon IV, I.

Vouloir toujours faveur, c'est trop lui demander.  
Andromaque I, 2.

Et si ce sont périls que vous devez braver,  
Agésilas V, 4.

La vertu trouve appui contre la tyrannie.  
Nicom. III, 2.

Voltaire l'en reprend : „Il faut, dit-il, trouve un appui ou de l'appui, trouver un secours, du secours, et non trouve secours.“

Le grand tragique offre un autre vers où la suppression de l'article plus remarquable encore, mais raisonnable, n'en

arrache pas moins une exclamation critique au commentateur minutieux :

Il vous assure et vie, et gloire et liberté.

Nicomède V, 2.

Il ne fait pas plus de grâce à ce vers précis et énergique ;

Sans lui voir en la main piques ni javelots.

Sertorius III, 2.

„Il serait à désirer, dit-il, que Corneille ait tourné autrement ce vers. Voir piques n'est pas français.“

Corneille nous paraît avoir excellemment tourné son vers et il ne dit pas „voir piques.“ Juger une expression en en changeant la disposition, comme Voltaire fait ici, n'est pas permis.

6. Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir.

Corneille avait mis :

. . . ont bien plus de pouvoir.

Je ne saurais dire aucune raison qui puisse avoir causé ce changement.

7. Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,

Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire.

Corneille avait mis :

Chaque jour, chaque instant entasse pour ma gloire,

Laurier dessus laurier, victoire sur victoire.

Corneille a jugé à propos de faire disparaître ce „dessus,“ qui avait commencé à vieillir comme préposition de même que dedans, dessous etc.

8. Le prince à mes côtes ferait dans les combats

L'essai de son courage à l'ombre de mon bras.

Corneille avait mis :

Le prince pour essai de générosité

Gagnerait des combats marchant à mon côté,

Scudéri fait observer :

„Le mot d'essai et celui de générosité, étant si près l'un de l'autre, font une fausse rimé dans le vers bien désagréable et que l'on doit toujours éviter.“

„On dit bien gagner une bataille, mais on ne dit point gagner un combat.“

L'académicien dit :

„L'observateur reprend mal cet endroit, en ce qu'il dit qu'il y a quelque consonnance d'essai avec générosité, car il n'y

en a point. L'observateur a repris cette façon de parler avec quelque fondement, parce qu'on ne saurait dire qu'improprement gagner des combats."

Voltaire d'après sa coutume de ne rien blâmer que l'académie ait approuvé, et qui contribue à faciliter la versification ou serve d'excuse de ce qu'il n'a pas vaincu lui-même de certaines difficultés de la poésie, approuve le jugement de Chapelain sur la consonnance d'essai et de générosité, quoiqu'il y ait en effet une fausse rime de la césure avec la fin du vers. Pour le deuxième point il confirme de même ce que l'académie a jugé :

„Si on gagne des batailles, pourquoi ne gagnerait-on pas des combats?"

Puisque les vers retouchés ont du sens aussi bon que les vieux et que la faute métrique est effacée, on doit juger que le poète a bien corrigé cette fois-ci.

9. Il apprendrait à vaincre en me regardant faire,  
Et pour répondre en hâte à son grand caractère,  
Il verrait —

Don Diègue: Je le sais, vous servez bien le roi.

Dans la première édition il y avait :

Loin des froids leçons qu'à mon bras on préfère,  
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire.

Don Diègue: Vous me parlez en vain de ce que je connoi.

C'est changer les vers plutôt que les corriger, du moins pour les deux premiers. Personne n'y a jamais signalé quelque inconvénience d'expression, ni quelque irrégularité; au contraire chacun préférera l'original à ce que Corneille y a substitué. Les mots „et pour répondre en hâte à son grand caractère, il verrait" etc. ne disent rien du tout, tandis que le vers effacé du texte ajoute à la caractéristique du comte comme blagueur.

Le troisième vers a été changé pour faire disparaître la rime de connoi—moi: qui autrefois bonne n'a pas encore été reprise par Scudéri ni par Chapelain, mais qui vieillit durant la vie de Corneille. „On prononçait alors, dit Voltaire, comme on l'écrivait et l'on le faisait rimer avec moi, toi."

10. Un monarque entre nous met quelque différence.

Corneille avait mis :

. . . . met de la différence.

Corneille a substitué le mot „quelque“ à l'article partitif pour satisfaire à la règle des quatre accents du vers alexandrin.

11. Dans la première édition cette troisième scène avait quelques vers de plus, savoir :

Don Diègue: Epargnes-tu mon sang ?

Le Comte:                      Mon âme est satisfaite:

Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

Don Diègue: Tu dédaignes ma vie!

Le Comte :                En arrêter le cours

Ne serait que hâter la Parque de trois jours.

L'Académie a critiqué les mots du comte comme suit : „Il y a contradiction dans ces deux vers, de dire en même temps que son âme soit satisfaite et que ses yeux reprochent à sa main une défaite honteuse et qui par conséquent lui doit donner du déplaisir.“

Voltaire s'inscrit avec raison en faux contre cette décision : „Y a-t-il contradiction? Je suis vengé, mais je l'ai été trop aisément?“

Ces vers tout intelligibles qu'ils sont, ne sont pas nécessaires pour le développement de l'action dramatique. Il y a aussi une petite négligence de rime, satisfaite et défaite nous rappellent trop leur origine commune pour qu'ils puissent offrir une élégante rime.

Scène IV.

Dans cette scène après avoir dit adieu à son fer, Don Diègue finissait son monologue par ces quatre vers, que Corneille a retranchés plus tard.

Si Rodrigue est mon fils, il faut que l'amour cède,  
Et qu'une ardeur plus haute à ses flammes succède ;  
Mon honneur est le sien et le mortel affront  
Qui tombe sur mon chef, rejaillit sur son front.

Voltaire dit sur ce raccourcissement: „On a retranché ces

quatre vers comme superflus. Une ardeur haute était mal. Une ardeur n'est point haute. Il eût fallu peut-être une ardeur plus noble, plus digne. L'académie ne reprit aucune de ces fautes qui échappèrent à la critique de Scudéri." La superfluité de ces quatre vers doit être admise, mais pourquoi ne doit-on pas employer l'adjectif „haut“ au figuré, comme éclatant, sublime, ce qui se trouve quelques autres fois dans Corneille?

Je veux une vengeance et plus haute et plus prompte.

Médée IV, 5.

Les bons esprits trouvèrent que vous avez fait un haut chef-d'oeuvre de doctrine et de raisonnement en vos observations.

Lettres apolog.

### Scène V.

1. Je l'ai vu tout couvert de sang et de poussière,  
Porter partout l'effroi dans une armée entière.

L'observateur et l'auteur des sentiments avaient critiqué tous deux ce qu'il y avait dans la première édition, savoir:

Je l'ai vu tout sanglant au milieu des batailles  
Se faire un beau rempart de mille funérailles.

Scudéri remarque: „J'aurai bâti ce rempart de corps morts et d'armes brisées et non pas de funérailles. Cette phrase est extravagante et ne veut rien dire.“

L'académie sanctionne ce jugement: „L'observateur a bien repris cet endroit, car le mot de funérailles ne signifie point des corps morts.“

Voilà pourquoi Corneille a changé ces vers beaux et précis.

Aussi est-il juste que Voltaire réplique: „Funérailles alors signifiait „funus,“ il n'était pas uniquement attaché à l'idée d'enterrement.“

Dans un autre lieu il dit encore:

„L'académie avait condamné funérailles, je ne sais, si ce mot tout impropre qu'il est, n'eût pas mieux valu que le pléonasme languissant partout-entière.“

Godefroi dans son lexique (t. I, p. 329) a aussi fait une note à ce mot; il dit: „Tout ceux qui ont quelque connaissance

de la poésie latine ont vu de nombreux emplois de funérailles dans cette signification."

2. J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus ;  
Et pour te dire encore quelque chose de plus,  
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,  
C'est — De grâce, achevez, — Le père de Chimène !

Dans la première édition il y avait :

Rodr. : Son nom ? c'est perdre temps en propos superflus.

D. Diègue : Donc pour te dire encore quelque chose de plus.

Toutes les deux rédactions sont correctes pour le style et pour la versification, mais ce que Corneille a substitué, vaut mieux pour l'effet qu'il doit produire sur l'âme de l'amant.

3. Je vais les déplorer. Va, cours, vole et nous venge !

Dans la première édition il y avait :

Je m'en vais les plorer. Va etc.

Cette correction a été introduite pour faire disparaître la construction vieillie de s'en aller, suivi d'un infinitif, dans l'acception d'être sur le point de. On en trouve encore quelques autres exemples qui échappèrent à la dernière lime :

Le jour s'en va paraître, affronteur, hâte-toi.

Clit. I., 1.

Encore un peu, ma foi, je m'en allais les vendre,

Gal. du Pal. IV., 13.

Et mon ambition a beau s'en indigner,

Cette vertu triomphe et tu t'en vas régner-

Perth. V., 5.

## Scène VI.

La dernière scène du premier acte est un des plus beaux monologues que Corneille ait jamais faits. Elle se compose de six stances de dix vers. Voltaire dit sur cette scène : „On mettait alors des stances dans la plupart des tragédies et on en avait dans la Médée. On les a bannies du théâtre. On a pensé que les personnages qui parlent en vers d'une mesure déterminée, ne devaient jamais changer cette mesure, parce que s'ils s'expliquaient en prose, ils devraient toujours continuer à parler en prose. Or les vers de six pieds étant substitués à la prose,

le personnage ne doit pas s'écarter de ce langage convenu. Les stances donnent trop l'idée que c'est le poète qui parle. Cela n'empêche pas que ces stances du Cid ne soient fort belles et ne soient encore écoutées avec beaucoup de plaisir."

st. II., v. 4. L'un m'anime le coeur.

Corneille avait mis :

L'un échauffe mon coeur.

L'académie n'a pas bien repris cette expression d'échauffer le coeur :

„Echauffer est un verb trop commun à toutes les deux passions. Il en fallait un qui fût propre à la vengeance et qui le distinguât de l'amour ; et même ce mot de flamme, qui suit, semble le désirer plutôt pour la maîtresse que pour le père."

Voltaire réplique qu'échauffe n'est pas mauvais, mais qu'anime est plus noble.

st. III., 4. L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.

Corneille avait mis :

A mon aveuglement rendez un peu de jour.

Corneille y a satisfait à la critique de Scudéri, bienque l'académie l'ait protégé. Peut-être c'est le penchant vers l'anti-thèse qui a déterminé le poète à corriger.

st. 4. La quatrième stance à été toute refondue, elle était dans la première édition :

Il vaut mieux courir au trépas,  
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père ;  
Qui venge cet affront irrite sa colère.  
Et qui peut le souffrir ne la mérite pas.  
Prévenons la douleur d'avoir failli contre elle,  
Qui nous serait mortelle :  
Tout m'est fatal, rien ne me peut guérir,  
Ni soulager ma peine,  
Allons mon âme etc.

Ce que l'on a objecté à cette stance est de si peu de portée, qu'il ne peut avoir été la cause de cette commutation radicale. La nouvelle stance veut exprimer les mêmes pensées que la vieille, le style en est plus élégant, plus net, plus pure, les vers

coulent mieux, mais pour le sens c'est la vieille stance que nous trouvons plus propre à la situation. La vieille stance convient à un désespéré, la nouvelle ne convient qu'à un déclamateur.

st. VI., 2. Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse.

L'académie avait blâmé ce qu'il y avait dans la première édition, savoir :

Dois-je pas à mon père avant qu'à ma maîtresse ?

„Il devait déterminer, dit Chapelain, ce qu'il devait.“

Voltaire défend cette façon de parler justement :

„L'usage s'est depuis déclaré pour Corneille. On dit très-bien : Je dois à la nature encore plus qu'à l'amour.“

Ce que nous venons de dire sur les variantes du premier acte, prouve déjà que Corneille a rectifié et purifié l'expression grammaticale souvent, qu'il a souvent rendu les vers plus corrects et plus harmonieux ; mais qu'il, poète de jet qu'il était, n'a presque jamais réussi à exprimer les pensées dans les correctures aussi bien, aussi parfaitement, ni aussi fortement qu'auparavant.

